

ETC



Le corps crépusculaire

Louise Fournel

Numéro 42, juin–juillet–août 1998

Le morbide

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/455ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fournel, L. (1998). Le corps crépusculaire. *ETC*, (42), 12–14.

LE CORPS CRÉPUSCULAIRE

Au culte jouissif du corps et de la rationalité dominante exhorté par la société de consommation, l'art actuel expose ses représentations d'un corps obscur, brisé, malade, dont la raison semble défaillante. Une esthétique qui nous rappelle, souvent sans douceur, que tous les hommes sont mortels.

L'art s'inscrirait en contrepoint du mouvement hédoniste actuel et viendrait compenser l'exaltation obligée de l'abondance qui caractérise le discours ambiant. Pratique compensatoire ou d'opposition, nombre d'artistes présentent le dénuement, l'appauvrissement, la morbidité d'un corps que l'on ne maîtrise plus. L'art se chargerait ainsi du fardeau de la conscience mortifère dont nous refusons de porter le poids. Pouvons-nous appliquer à cette forme d'art les critères d'une ascèse qui viendrait contrer le spectacle aveuglant du divertissement ?

Constamment réinventé par la mode, le corps refuse les marques du temps et les signes d'une vie pour offrir une étonnante jeunesse toujours renouvelée. La mort déniée et dévalorisée ne peut que se réfugier dans l'imaginaire et réapparaître là où peut-être elle s'est toujours sentie comprise : l'atelier d'artiste. Les figures exclues de la mort et de la morbidité viennent en effet hanter les œuvres multiples de l'art actuel, risquant à chaque fois la défaveur du public.

Sous l'injonction des préceptes de la beauté et de la santé se dresse le scandale de la laideur, de la maladie et de la vieillesse. Si nous ne savons plus mourir, comme le notait Louis-Vincent Thomas¹, nous ne savons peut-être pas davantage faire silence. Quelqu'un toujours nous parle via les médias faisant fuir la gravité des mots. Seule la réflexion sur la mort serait encore un lieu possible de critique sociale : le seuil de la mort étant devenu le seuil de conscience de nos manières de vivre.

La voie négative de l'art

L'art actuel semble avoir fait son deuil du voir. Opposé à la séduction primaire de la société marchande, l'art délaisserait le sensualisme de la beauté et s'engagerait sur les chemins ascétiques du renoncement. La voie négative de l'art ne serait pas que simple négation d'un monde, du monde, mais serait aussi affirmation de la part cachée de l'existence, de sa portion restée dans l'ombre : l'inéluctable destin de chacun. Ce que l'on refuse de voir nous est montré, analysé et disséqué, libéré des entraves du vouloir-plaire immédiat.

Il y a bien renversement des valeurs dans cette esthétique de la mort qui réaffirme « la hantise essentielle de



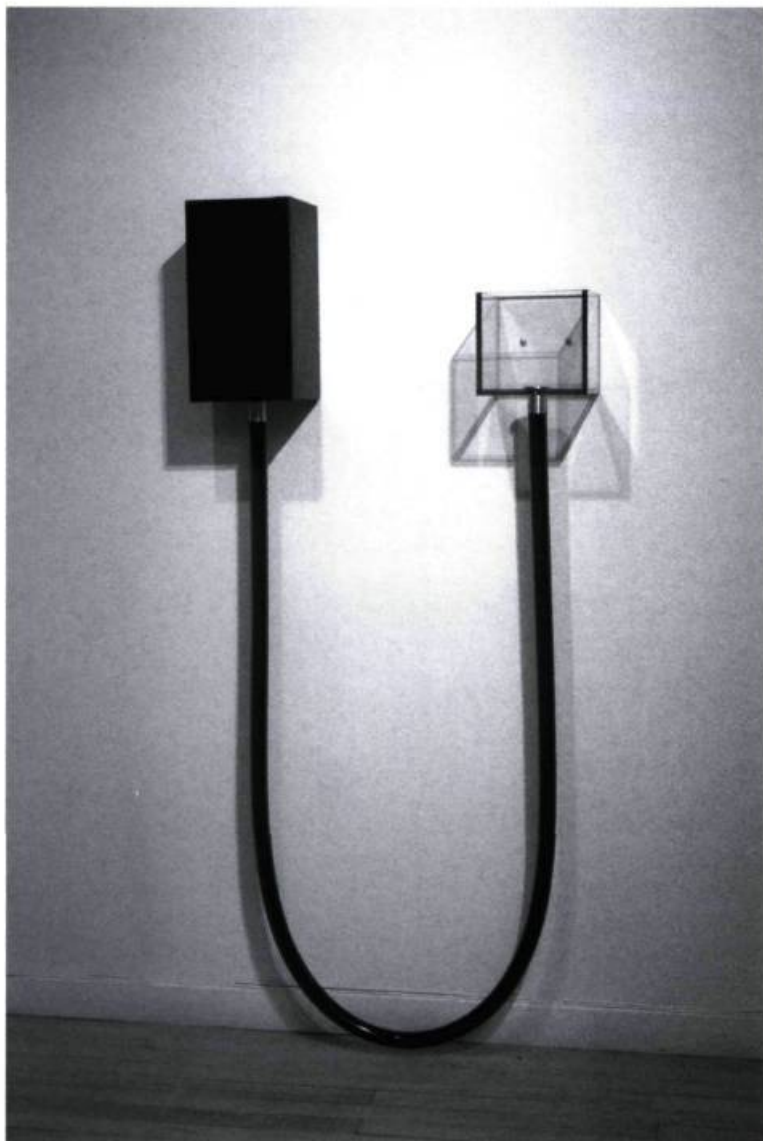
Betty Goodwin, *Sans titre, nerves series*, 1993.
Pastel à l'huile, bâton à l'huile, cire et impression chromaflex sur Mylar, 193 x 134, 5 cm.

tout fait artistique », à savoir la conscience d'une « nécrose permanente déclenchée à chaque naissance »². Le crépuscule du corps n'aurait pas d'âge. L'œuvre de l'artiste Kiki Smith énonce et dénonce — par cette énonciation même — le corps douloureux et déchiré. Une sombre inquiétude nous étreint à la vue de cette *Virgin Mary* (1990), qui plonge les racines de son effroi dans l'incertitude de notre propre destin, impuissant à déclarer qu'une telle désolation ne puisse nous atteindre.

Le regard affligé entreprend le voyage de la Nuit, celle des sens mais aussi celle de l'esprit, pour reprendre les termes de Jean de la Croix. Cette expérience du nocturne, ressentie comme l'absence et la disparition de ce qui nous éclairait, vient perturber la relation d'identité à soi et au monde. À la fois fascinantes et repoussantes, les ténèbres font perdre la précision des contours et mettent en péril l'ordre des certitudes. Nulle frontière ne retient plus « l'inquiétante étrangeté » de ne plus se reconnaître tout-à-fait soi-même. Il y a obscurcissement et perte des limites du dedans et du dehors, du moi et du non-moi, qui

Kiki Smith, *Virgin Mary*, 1990. Cire et pigment, grandeur nature. Londres, Galerie Serpentine.





Patrik Viallet, *Bride*, 1997. Boîte d'acier, boîte de verre, eau, bleu de méthylène, aluminium, tuyau de PVC; 153 x 18 x 18 cm.

entraînent l'abnégation consentie de sa propre subjectivité dans l'acte de création aussi bien que dans la mystique. Cette mort symbolique vécue dans le dépouillement de soi, dans l'anéantissement de ses repères familiers, créerait ainsi le vide nécessaire au surgissement de la forme nouvelle et imprévisible. Les dessins de Betty Goodwin sont de la qualité de l'innommable. Ils apparaissent dans toute leur ambiguïté, entre vie et mort, dans l'indistinction métaphorique d'un contre-jour incertain.

Ce qui est nié dans cet œuvre, c'est la dimension illusoire de l'objet créé, ce qui est questionné c'est le désir de permanence de l'être sur la « fatalité du corps »³. Ce rituel de mort symbolique serait requis pour que s'opère la transformation poétique de l'expérience faisant voir ce qui n'avait pas encore été vu mais seulement pressenti. La traversée de la Nuit trouverait ainsi son sens dans la révélation et l'approfondissement des diversités de la conscience d'être.

Cette esthétique du renoncement impliquerait aussi un détachement de la représentation. Ce que Maître Eckhart nomme la « déimagination » ou l'abandon des images. Peut-être, en effet, faut-il dire et montrer sa souffrance pour s'en libérer. L'image ne serait alors qu'une

étape dont il faudrait aussi se dépouiller.

*Quoi que nous cherchions dans les créatures, tout est nuit. Voilà ce que je pense: tout ce que nous cherchons en quelque créature est ombre et nuit. Même la lumière de l'ange le plus élevé, si sublime qu'elle soit, ne touche rien de l'âme. Tout ce qui n'est pas la lumière première est obscurité et nuit.*⁴

L'image ne peut qu'obscurcir la « lumière première », elle ne peut que faire écran au Néant primordial. L'artiste serait au creux de cette « double ténèbre », entre l'opacité du néant de l'être créé et du néant originel. À l'orée du crépuscule de la nuit, on ne peut que parcourir le sentier abrupt qui mène jusqu'à l'aube, c'est-à-dire jusqu'au fond de soi.

La réflexion sur la mort aurait autre chose à nous apprendre que l'échec du désir en redonnant à la parole et à l'art toute la portée de leur être irremplaçable. C'est dans la perspective de la mort que l'œuvre nous émeut et nous touche, c'est parce qu'elle nous parle de notre propre mortalité qu'elle peut nous saisir et nous transformer. « Et cette transforma-

tion, écrit Maurice Blanchot, cet accomplissement du visible en l'invisible dont nous avons la charge, est la tâche même de mourir qu'il nous a été jusqu'ici si difficile de reconnaître »⁵. En nous montrant ce que l'on ne voulait pas voir et que l'on croyait oublié, l'œuvre d'art, dans sa théâtralité, permettrait de parcourir ce long « voyage au bout de la nuit » dont l'enjeu ultime serait la dépossession de soi. L'artiste apparaît à ce titre comme un éveilleur de conscience et la lecture de l'œuvre comme une méditation sur l'insondable destinée de tout être.

LOUISE FURNEL

NOTES

- 1 Louis-Vincent Thomas, *La mort aujourd'hui*, Paris, Anthropos, 1977.
- 2 Michel Guiomar, *Principes d'une esthétique de la mort*, José Corti, 1988, p. 15-16.
- 3 Isi Beller, « Le corps désarticulé », dans *Art et désordre*, Cahiers n° 4, Confrontation, 1980, Aubier.
- 4 Wolfgang Wackernagel, « L'être des images », dans *Voici Maître Eckhart*, Jérôme Millon, 1994, p. 463.
- 5 Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955, p. 183.